

> PHILIPPE LANÇON

Simone mise à nu

La société, c'est cet endroit bizarre où les gens ont toujours besoin d'être choqués par quelque chose de neuf, comme si leurs propres vies ne suffisaient plus à leur faire honte. Voilà deux semaines, *Le Nouvel Observateur* effarouche le parterre avec sa une sur Simone de Beauvoir. Il y a ce titre, « *La scandaleuse* », et une photo privée où on la voit nue, de dos, dans une salle de bains, debout sur des escarpins blancs, en train de refaire son chignon. On n' imagine ni Julien Gracq, ni même Jean Daniel, dans cette position. Frédéric Beigbeder, peut-être. Ou Virginie Despentes ? *Le Nouvel Observateur* est un journal moderne, le même qui titrait voilà peu : « *Faut-il brûler Sartre ?* » Du vivant de l'auteur de *La Nausée*, c'était aussi l'hebdomadaire sartrien par excellence. Faire commerce de ses anciennes passions est une bonne façon de les oublier. Un coup chasse l'autre. Pourquoi s'en indigner ? Dans la presse, dans le public, tout le monde en est là. Le commerce, c'est la vie et puis c'est l'oubli.

La photo a été prise, à l'été 1950, à Chicago, par le photographe Art Shay, lors d'un voyage de Beauvoir. Elle n'est pas inconnue. Shay l'a publiée en 2000 dans un livre. On la retrouve en 2006 dans *Tête-à-tête* (Grasset), une enquête sur les amours de Sartre et Beauvoir écrite par Hazel Rowley. C'est là que j'ai découvert le nu de Simone — découvert, et apprécié : la photo, splendide, évoque certaines courbes d'Ingres, des nus de Bonnard, mais aussi, par la situation et la sensualité qui s'en dégage, une autre photo, avec une femme plus jeune et penchée comme un discobole, le *Nu provençal* de Willy Ronis, fait l'année précédente.

En 1950, Shay a vingt-huit ans et travaille pour de nombreux magazines. C'est un ami de l'amant américain de Beauvoir, l'écrivain Nelson Algren (qu'il a également pris en photo, mais habillé). Algren est l'auteur de *L'Homme au bras d'or*, dont Otto Preminger fera en 1955 un grand film avec Frank Sinatra. Il y est question de jazz, de drogue, d'angoisse et de sevrage. En 1950, Algren vit dans un petit appartement où il n'y a qu'un lavabo. Deux fois par semaine, il se douche dans des lieux publics. Il s'arrange pour que sa maîtresse puisse aller, de temps à autre, se baigner ou se doucher chez un ami. Ce jour-là, elle se lave chez Art Shay, qui la prend par surprise, comme Suzanne, au saut du bain. Elle entend le dé clic de l'appareil et dit en souriant : « *Naughty boy!* »

Ce qu'on voit d'abord, c'est ce geste magnifique des bras relevés épinglant le chignon : une femme qu'on aime, quand elle s'arrange nue devant un miroir, vous emmène parfois au bout du monde, un endroit qu'il est toujours difficile de quitter. Le photographe a le regard précis d'un amoureux saisi par un corps.

Ce qu'on voit ensuite, ce sont les fesses de Simone : de très jolies fesses, un peu épaisses, assez lourdes, des fesses douces qui ont vécu et qui flottent sous le regard comme, imagine-t-on, elles vibrent sous la main. Elle a quarante-deux ans. Pour une femme qui se tient et que la vie n'a physiquement pas laminée, espèce encore assez rare à l'époque, c'est un bel âge, celui de la dernière puissance : le

moment exact où les forces s'équilibrent dans un corps animé par le désir, résistant à la chute, pour ainsi dire conscient de lui-même et des instants qui lui restent à vivre. Il peut durer longtemps. Tout le plaisir est dans la chair qui s'étoffe et s'alourdit.

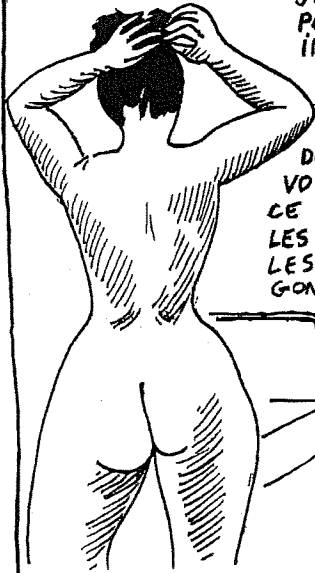
On sait que Nelson Algren lui révéla son corps, lui apprit qu'elle pouvait encore en jouir. Il fut son Pygmalion sexuel : « *Son désir me transfigurait*, écrit-elle dans *Les Mandarins*. *Moi qui depuis si longtemps n'avais plus de goût, plus de forme, je possédais de nouveau des seins, un ventre, un sexe, une chair ; j'étais nourrissante comme le pain, odorante comme la terre. C'était si miraculeux que je n'ai pas pensé à mesurer mon temps ni mon plaisir.* » La photo montre exactement, dans l'ouverture d'une porte, un matin d'été, ce miracle-là. Paradoxe : elle est prise au moment où l'histoire tourne mal. Algren a compris que Beauvoir ne quitterait jamais Sartre. Il lui en veut, il est froid. Elle est nerveuse, effrayée. Elle sent qu'elle perd l'homme qu'elle aime, faute de pouvoir lui donner ce qu'il veut. La photo révèle la splendeur d'une liaison au moment où elle s'achève.

Si l'on compare celle qui est publiée dans le livre de Rowley et celle qui figure à la une du *Nouvel Observateur*, on voit que dans l'hebdomadaire les fesses et, surtout, les jambes ont été légèrement retouchées. On a gommé les ombres et le grain de la peau, là où précisément la chair enfle un peu — comme si Simone, devenue abonée du *Nouvel Observateur*, était brusquement passée au gymnase pour des séances hebdomadaires d'abdos-fessier et de liposuction. Laissons à d'autres, experts à pompes à clous en déontologie, le soin de juger moralement la pratique douteuse et répandue de la retouche, pour nous demander simplement ceci : les directeurs du *Nouvel Observateur* ont-ils à ce point peur de vieillir ? Sans doute, puisqu'ils sont déjà vieux.

La photo de une a été également un peu recadrée, ou, plus exactement, embrumée sur la droite : on ne voit plus la serviette qui pend, ni la cuvette des chiottes. On devine à peine le rouleau de papier hygiénique. Il s'agit donc bien de faire de « *la scandaleuse* » une sorte de sex-symbol, traversant les âges sans cellulite et sans transit intestinal. Sans doute l'hebdomadaire veut-il signifier par ce nu recadré la perpétuité d'une femme libre, dans la lignée de Sand et de Colette, de celle qui vient alors de publier *Le Deuxième Sexe*.

Mais le reste de la une révèle sans ambiguïté de quoi il s'agit : ce n'est pas la devanture d'un hebdomadaire chic, mais l'affiche d'un film grand public. Sous la photo et le titre figure en effet ce générique : « *Avec Juliette Gréco, Claude Sarraute, Arielle Dombasle, Catherine Millet, Michel Drucker, Philippe Sollers* ». Le numéro est bien destiné à des spectateurs, voire à des téléspectateurs : à ceux en tout cas qui n'ont pas lu, ni ne liront sans doute jamais, un livre de Simone de Beauvoir. Au moins réveront-ils sur ces bras relevés, sur ces fesses. Mais, avec les reliefs de la chair, la serviette, la cuvette et le rouleau de papier hygiénique, c'est tout le reste qui symboliquement disparaît : son œuvre, son regard et sa vie. ■

LA FACE CACHÉE DE SIMONE



CHÈRE SIMONE,
 JE VOUS AI PEU LUE, PARCE QUE
 PENDANT 50 ANS, JE N'AI JAMAIS
 IMAGINÉ QUE VOUS AVIEZ DE SI
 BELLES FESSES. AUJOURD'HUI,
 ATTENDRI, CHARMÉ PAR VOTRE
 CHUTE DE REINS POSTHUME, JE
 DÉSIRE EN SAVOIR PLUS SUR LE QUE
 VOUS AVEZ ÉCRIT, ET SURTOUT SUR
 CE QUE VOUS N'AVEZ JAMAIS DIT.
 LES FEMMES NE DISENT JAMAIS TOUT.
 LES PLUS DIGNES SONT LES PLUS DÉVER-
 GONDÉES, LES PLUS SÉRIEUSES SONT LES
 PLUS SCANDALEUSES. VOUS AVEZ
 FAIT DU BIEN À L'ÉPOQUE EN
 REFUSANT "L'AVENIR MÂLE".
 JE VOUS AIME, SIMONE. VOUS
 AVEZ DIT: "ON NE NAÎT PAS
 FEMME, ON LE DEVIENT."
 VOUS AVEZ VOULU VIVRE
 COMME UN HOMME, MAIS
 LA BEAUTÉ DE VOTRE CUL
 VOUS TRAHIT. L'INDÉCENCE
 EST LE PLUS BEAU CADEAU
 QU'UNE FEMME PEUT FAIRE
 À UN HOMME.



ON NAÎT HOMME,
 ET ON DEVIENT
 UN INDIVIDU DU
 GENRE MASCULIN.



LES GRANDES PENSEUSES SONT SOUVENT DE GRANDES
 BAISEUSES. ELLES SAVENT CE QU'ELLES FONT
 LORS QU'ELLES PRENNENT PLAISIR À EXCITER LEVI
 À QUI ELLES DÉCIDENT DE SE DONNER. ELLES
 DOMINENT L'HOMME QUI LES PÉNÈTRE, LES PICONNE.
 LES YEUX FERMÉS, LES JAMBES EN L'AIR, L'IDOLE
 FAIT LA GRENOUILLE. ELLE TOUIT, EN PENSANT AU
 PROCHAIN CHAPITRE. J'AI CONNU LES FEMMES
 D'AVANT GÉMISANTES, HYSTÉRIQUES, ESCLAVES.
 J'AI VU NAÎTRE LE FÉMINISME. LES FEMMES
 ÉTAIENT DE PAUVRES CRÉATURES, DANS UNE
 GRANDE PARTIE DU MONDE
 ELLES RESTENT PUTES ET
 SOUMISES. LES FEMMES
 D'AUJOURD'HUI REGARDENT
 LES HOMMES DANS LES
 YEUX. LES HOMMES
 D'AUJOURD'HUI DOIVENT
 UNE GRANDE RECONNAISSANCE
 À SIMONE. GRÂCE À ELLE,
 LEURS COMPAGNES SONT
 DEVENUES D'EXQUISES
 EMMERDEUSES.
 UNE FEMME QUI NE TÈMÈRDE
 PAS, C'EST UNE FEMME QUI
 NE T'AIME PAS. MERCI, SIMONE.



WOLINSKI